

## Préparation Fanjeaux

### Fanjeaux

Le village remonte à l'époque romaine et au II<sup>ème</sup> siècle un oppidum fortifiait la colline où se situe la cité.

La cité fut un lieu important pour le catharisme. En 1193, l'évêque cathare Guilhabert de Castres s'y établira.

Une noble dame de la fin du 12<sup>ème</sup> siècle, Guillelm de Tonneins, créa une communauté, à l'image d'un couvent, pour élever les petites filles dans l'esprit du catharisme. De nombreux « parfaits » s'installèrent dans ce village.

Ces faits sont illustrés par une abondante littérature à travers les sources inquisitoriales de Ferrier. Ainsi découvre-t-on la vie au quotidien de la société occitane, ainsi que celle des parfaits cathares, avant la croisade des Albigeois. Cela deviendra l'un des bastions du catharisme en Lauragais

Ce lieu d'hérésie sera celui choisi par Dominique de Guzman, né en 1170 en Castille et futur St Dominique, pour s'y établir de 1206 à 1215 afin de combattre le catharisme par ses prédications sur le terrain. Il ne resta que peu de temps curé de Fanjeaux, avant de se consacrer à la prédication mendicante.

Son mouvement, accompagné par quelques six à sept membres au début, donnera naissance aux Dominicains (ordre des prêcheurs).

Modifiant son but initial il deviendra l'ordre chargé de l'inquisition.

La maison de St Dominique ainsi que le cloître des Dominicains rappellent le poids que ce personnage eut dans ce bourg. Il fondera le monastère de Pouilhe en 1207 pour accueillir neuf femmes cathares converties.

Le village eut aussi un impact sur la culture occitane. Ainsi Peire Vidal, ami du comte de Toulouse Raymond V et du roi d'Aragon, fut un troubadour qui parcourra la région du Carcasses et de la montagne noire en chantant des aventures amoureuses de château en château.

En 1209 le village, déserté de ces habitants, sera occupé par Pierre II d'Aragon et deviendra le point de ralliement des armées croisées contre le catharisme, comme avant la bataille de Muret.

De 1209 à 1214 Fanjeaux deviendra le quartier général de Simon de Montfort. Ces faits furent contés par Pierre des Vaux de Cernay, dans son histoire Albigeoise, ainsi que par la chanson de Guillaume de Tulède, et l'Histoire Générale du Languedoc de Dom Vaissète.

Le bourg était entouré de fortifications comprenant quatorze tours.

Isarn de Fangeaux, frère de Pierre Roger de Mirepoix figure parmi les seigneurs occitans très impliqués pendant la croisade. Le traité de Meaux condamnera la cité à combler ses fossés et raser ses murs de fortifications.

En 1355, les troupes du Prince Noir (Anglaises) brûlèrent le village qui sera reconstruit et deviendra prospère avec la culture du pastel.



## Troubadours et Jeux Floraux.

### **Les Troubadours :**

Les troubadours firent leur apparition à partir du XI<sup>ème</sup> siècle. Ils étaient présents à la cour du comte de Barcelone, à partir de Raimond-Béranger III et à celle des ducs d'Aquitaine, avec Guillaume IX le Troubadour. Ce seront dans les régions où se pratique la langue occitane, cette langue d'oc, que va se diffuser sur tout le territoire de la moitié sud de la France, dans ces terres, appelée Occitanie. Les Trouvères étaient l'équivalent en langue d'oïl.

Les premiers textes apparurent vers l'an 1000, lorsque la langue occitane se détachera de la langue romane et latine. Pourtant la langue romane, restera toujours un terme utilisé pour désigner la langue des textes profanes du moyen-âge

Le troubadour se définissait comme celui qui savait trouver des vers et composer des musiques. Le terme occitan « trobador » (poète, compositeur) sera attesté au XII<sup>ème</sup> siècle. Cependant des historiens ou musicologues trouvent une possible origine arabe, avec l'emprunt des dialectes romans, parlés en Andalousie sous occupation Arabe.

L'art des troubadours consistait à écrire des poèmes et des chansons abordant des thèmes : de chevalerie (chansons épiques, récits de bataille), de politique (chansons satiriques), d'amour courtois (chansons dédiées à une dame.)

La poésie des troubadours fut une littérature poétique en vers réguliers, destinée à être chantée, voir mise en dialogues et saynètes. S'ils n'ont pas été les inventeurs de la versification, il faut leur attribuer le mérite d'avoir les premiers permis à leurs contemporains de goûter à l'agrément de la rime. Les troubadours eurent des origines diverses, humbles comme Bernard de Ventadour, fils d'un serviteur, ou de grande naissance comme le seigneur voire duc comme Guillaume IX, grand père d'Aliénor d'Aquitaine, mais aussi des chevaliers, des bourgeois, des membres du clergé et aussi des femmes.

Le moyen-âge connut dans l'art un véritable culte de la femme. La plupart des chansons firent l'apologie de l'amour. Celles-ci étaient dédiées à une femme en particulier, souvent celle du seigneur. Dans l'amour chevaleresque, la dame se méritait et l'amant devait montrer sa bravoure, jusqu'à mourir pour elle. Dans l'amour courtois la dame était d'un rang social plus élevé que son soupirant, il s'agissait d'amour impossible se rapprochant du mystique. Cela impliquait que la Dame, devait être inaccessible et son courtisan trouver, avec ses chants de quoi la séduire. On parlait alors de « fine amor » ou d'amour courtois, car cet amour apparaît seulement dans les poèmes

Au cours du XII la doctrine de l'amour s'affinera et l'amour chevaleresque connaîtra un recul par rapport à l'amour courtois.

En 1277 une interdiction frappera le chant de l'amour adultère (courtois) décriée par le catholicisme, les troubadours chanteront alors la Vierge et la nature.

### Quelques poèmes épiques ou chansons de geste:

(réf : Poètes et romanciers du Moyen-âge. Bibliothèque La Pléiade.)

La Chanson de Roland est le plus ancien des poèmes épiques qui nous soit parvenu, mais son auteur est inconnu. C'est aussi l'un des premiers monuments de notre littérature. Datée entre 1090 et 1130 elle relate l'histoire de Charlemagne en guerre en Espagne contre les Arabes. Il raconte la trahison de Ganelon et la mort de Roland à Roncevaux.

L'auteur est un excellent narrateur, créateur d'âmes riches et fières et il marque les lieux, les paysages de manière schématique.

Les chansons de geste firent ressortir leurs liens avec le milieu historique et social. La réalité historique ne fut que prétexte car la vérité, celle des poètes, se déclamaient à des auditeurs qui attendaient ces récits. Le poète du XI au XIIème siècle était rattaché à la société de son temps, il ignorait l'individualisme, ses poèmes ne firent que traduire les sentiments et les aspirations du groupe. Le Charroi de Nîmes (12è) auteur inconnu, conte les événements qui ont marqués le Couronnement de Louis, fils de Charlemagne, et les premières années de son règne, ainsi que le rôle de protecteur aventureux de Guillaume, celui qui fondera l'abbaye de St Guilhem du désert, souvent objet de ces chansons.

### Chansons satiriques :

La satire du XI et XIIème siècle ne s'exprimait nulle part mais apparaissait dans nombre de chansons de geste, sermons, ballades... Ce fut toujours une idée satirique accolée à une grande institution, la satire, arme frêle et terrible, change de maître mais pas de but et frappe le présent qu'elle haït au profit d'un avenir ignoré.

En effet l'élévation du peuple conjuguée à l'accession de la bourgeoisie en tant que classe sociale entraînent une répercussion sur la littérature. Pour plaire à un public nouveau, il se développera un esprit de satire, de raillerie, de dénigrement et de gaité populaire et cynique qui inspirera les troubadours.

C'est cet esprit bourgeois, celui des bourgs et des villes que l'on a appelé l'esprit gaulois, il produira des œuvres satiriques et irrévérencieuses, revanche des faibles contre les puissants.

Peire Vidal représenta la parodie du genre, le triomphe de l'ironie. Rutebeuf, mort en 1280 correspondait au type achevé du pauvre et besogneux. Il voyait la société du côté peuple et du côté laïque, et son mécontentement lui dicta des pièces satiriques : « les Dits des Règles », « des Béguines »

Exemple extrait de Bertrand Carbonnel :

Ah ! Faux clergé, traître et menteur.  
Tu mets le monde en décevante.  
Jamais St Pierre, votre auteur,  
Ne tint banque ou comptoir en France.  
Mais vous, vils marchands d'indulgence,  
Qui n'a d'argent pour faire dons  
Doit se passer de vos pardons.

### Poésie lyrique : L'amour courtois :

La poésie lyrique refléta l'époque féodale avec l'importance du serment, le culte de la femme et la naissance de la chevalerie (amour chevaleresque).

L'amour courtois prit la suite et anima la poésie lyrique. Il s'agissait d'une exaltation amoureuse, d'autant plus ardente qu'elle rencontrait plus d'obstacles. Le poète entièrement soumis à sa dame exprimait ses craintes, ses désirs et ses joies.

Le plus ancien connu est Guillaume IX, comte de Poitier. Sa poésie passe du cynisme le plus impudent, voire grossier, aux strophes les plus émouvantes et parfois les plus mélancoliques. Citons aussi : Jaufré Rudel, Bernard de Ventadour et Guy d'Ussel (du Limousin), Peire Vidal le languedocien...

Enfin, Rutebeuf, poète du 13<sup>ème</sup> siècle, représentait un vrai miroir de son siècle, car son œuvre est traversée par les grands mouvements qui ébranlèrent la période, en particulier les deux croisades de Saint Louis. Rutebeuf fut sous la protection d'Alphonse de Poitiers et de Toulouse l'époux de la fille de Raymond VII.

Partie d'un poème écrit par Guy d'Ussel suivi d'un témoignage sur Fanjeaux de Peire Vidal

Langue des Troubadours	Langue Française
<p>Quant remir son gent cors car,  E sai ue no's taing que.m do  S'ampor mi ni al mieu par,  Tant es d'aut loc e de bo,  - Ni mais outra tant no.m plai-  Aquest volers mi dechai :  Quar eu non ai  Tant d'ardit qu'en l'aus dire  Com de bon cor eu l'ame e la desire.</p>	<p>Quand je regarde son corps gentil,  Et sais qu'il ne convient pas qu'elle me donne  Son amour, à moi ni à mon égal,  Tant elle est de haute et noble condition  - Et aucune autre tant ne me plait-  Ce vouloir m'accable  -Car je n'ai pas  Tant de hardiesse pour que j'ose lui dire  De quel cœur je l'aime et la désire.</p>
<p>Mon cors s'alegr'e s'esjau  Per lo gentil temps suau  El pel castl de Fnjau  Qu'm ressembla Paradis ;  Qu'amors e jois s'i enclau  E tot quantt a pretz s'abau  E domneis verrais e fis...</p>	<p>Mon cœur s'emplit de bonheur et de joie,  A cause de la tendre saison douce  Et à cause du château de Fanjeaux,  Qui me semble la Paradis ;  Car amour et joie s'y enclosent,  Et tout convient à l'honneur,  Et courtoisie sincère et parfaite...</p>

Il faut également noter le « Roman de la Rose » qui touche à peu près à tous les genres et représente une somme du moyen-âge. Commencé par Guillaume de Lorris vers 1240 qui semble avoir voulu faire une sorte de synthèse des préceptes de l'amour courtois, il sera terminé par Jean de Meung quarante ans plus tard. C'est un ensemble de près de 22000 vers.

### Jeux Floraux : (Référence A Thomas)

#### Création :

En 1323 le Consistoire du Gai Savoir fut créé à Toulouse. Sept troubadours eurent l'idée de créer un concours pour perpétuer la culture en décadence :

Bernard de Panassac, écuyer ; Guillaume de Lobra, bourgeois ; Béranger de Saint Placart et Pierre de Méjanaserra, changeurs ; Guillaume de Gontaut et Pierre Cammo, marchands ; Bernard Oth, notaire, Ils promirent de donner une violette d'or à la composition qu'ils jugeront la meilleure.

#### Premier Jeu :

Le 1<sup>er</sup> mai 1324 le premier concours eut lieu avec l'invitation des poètes méridionaux. Le lendemain les sept membres délibérèrent et le 3 mai 1324 ils proclamèrent qu'ils donnaient la violette d'or à Maître Arnaud Vidal, de Castelnaudary auteur d'une chanson en l'honneur de la Vierge. La violette fut prise en charge par l'administration municipale de Toulouse.

C'est ainsi le premier concours de poésie d'Europe, sinon du monde. Les concurrents devaient s'exprimer en langue d'oc, langue imprégnée de tournures latines et romanes. En récompense les organisateurs offraient une violette d'or. Les Capitouls ajoutèrent un souci d'argent et une églantine d'or aux prix décernés chaque année.

#### Codification de la poésie :

En 1356 le consistoire fit paraître des « lois d'amour » (Leys d'Amors). Ce recueil fut un monument de première importance pour l'étude de l'ancienne littérature occitane. Cette codification de la langue impose une éthique rigoriste viendra entraver l'élan créatif des troubadours. Cela sonnera le glas de la création libre des troubadours.

L'influence des troubadours aura été importante. Cette période fut considérée comme un âge d'or de la poésie, et influencera toute la littérature, mais également notre vision du monde et de l'amour, dans les sociétés occidentales.

En 1515 la compagnie prend le nom de Compagnie des Jeux Floraux, qui se place peu après sous le patronage de Clémence Isaure, prétendue fondatrice ou restauratrice des jeux Floraux. Peut-être une dame du siècle précédent qui aurait fait don de ses biens.

En 1694, La compagnie des jeux Floraux renoncera à la langue d'oc pour le Français. Simon de La Loubère, membre de l'académie française fera ériger les jeux floraux en Académie des belles lettres par Louis XIV.

#### Lauréats :

Pierre de Ronsard reçut en 1554 une églantine et le jeune Victor Hugo un lys d'or. François Fabre d'Eglantine, créateur de « Il pleut, il pleut bergère... » remporta l'églantine d'argent et rajouta le terme à son nom.

Parmi les autres couronnés citons : Marmontel, Fermat, Riquet, Voltaire, Fontanes, Chateaubriand, Thiers, Rémusat...

L'académie est hébergée à l'Hôtel d'Assézat et poursuit, avec discrétion la promotion de la langue d'oc depuis que le poète provençal Frédéric Mistral réintroduisit l'occitan en 1895.

#### Prix actuels :

Actuellement l'Académie décerne onze prix ou fleurs : *amarante d'or* pour les Odes ; *violette d'argent* pour les poèmes, épîtres ou discours en vers ; *souci d'argent* pour les élégies, idylle, églogue (petit poème pastorale dialogué), ballades ; *lis* pour les hymnes ou sonnet à la vierge ; *la primevère d'argent* pour les fables ; *l'églantine d'or* pour les discours en prose ; *l'immortelle d'or* pour les études historiques, le *jasmin d'or* pour la philosophie chrétienne, *la violette d'or* pour la poésie sur sujet donné, *l'églantine d'argent* pour les sonnets, enfin *l'œillet d'argent*, comme prix d'encouragement.

## Balade du 21 janvier 24 : Fanjeaux

C'est dans l'ombre matinale de l'aurore, et dans une fraîcheur proche de zéro degré, que débute cette journée. Le bus présent tôt permet de se réfugier dans le fauteuil resserré où le chauffage est bienvenu malgré les vitres opaques sous l'effet de la froideur.

Le ciel est parsemé sur la première hauteur de l'horizon de bandes rougeâtres alternant avec des nuées blanches augurant une journée ensoleillée. Les toits de voitures immobiles et givrées brillent sous la



lumière naissante. Les nuages flottants se teintent d'oranger faisant apparaître un ciel bleuté entre leurs bandes. Le soleil balafré de rouge virant au jaune incendie le raz de l'horizon comme une boule de feu. Une sensation d'éblouissement pour l'œil, provoquée par les volutes nuageuses de véritables réflecteurs des radiations lumineuses.

Les voiles de nuages blanchissent ou se grisent dévoilant un ciel bleu qui s'élargit et il faut se prémunir de cet excès de lumière. Le voyage s'avère rapide et après les lacets conduisant à l'arche d'entrée de la cité nous voici à Fanjeaux.

L'arrêt permet de satisfaire les besoins et les poubelles placées bien en contre bas demandent une petite marche d'échauffement pour placer les peaux de banane, symbole traditionnel de la prévision de fringale ou baisse de forme.

Le départ s'effectue par la rue de la Cave Longue puis il faut prendre à droite une sente descendante en terre. Celle-ci débute par un choix entre l'escalier aux larges marches ou une descente avec l'appui d'une rambarde facilitant la progression. Le groupe est important et une très longue file se constitue. Il s'agit d'une bonne pente abritée par les ramures défeuillées, mais où le vent léger glace le visage et les mains, les gants devenant de rigueur.

Pourtant la tiédeur de la caresse des premiers rayons de soleil traverse lentement les fines couches de la nébulosité. Un faux plat nous mène à l'approche d'une petite route que l'on aperçoit grim pant jusqu'au sommet du vallon.

Là il faut s'engager dans une cavée ombragée avec un sol de terre, heureusement sèche, pour une



descente abrupte qui d'entrée stimule l'amortissement effectué par les cuisses et genoux. L'on perçoit les traces de la gelée matinale, cette blancheur irisant les herbes alors que nous nous insinuons entre des parcelles abandonnées où de longues ronces déploient leurs tentacules agrippants.



Cette longue plongée nous amène à une petite route goudronnée qui offre un point de vue immense jusqu'aux confins grisâtres de la fin du bocage menant jusqu'à la rivière Aude. La brume du très lointain constitue une toile de fond, tel un voile s'ouvrant sur ce décor naturel, cet immense théâtre permanent à ciel ouvert.

Les espaces travaillés donnent leur vertige de vert tendre généré par les pousses d'une dizaine de centimètres, s'éclatant sous le soleil.

Les rayons apportent leur chaleur dans ce chemin caillouteux et herbeux qui continue vers le bas entre ces espaces chlorophylliens. Dans ce bas de pente quelques peupliers attestent de la présence de l'eau et s'ensuivent quelques passages où des jonctions de pente constituent des parties boueuses qu'il convient de contourner.

De ce point bas du vallon nous apercevons là-haut, à la

frontière avec l'azur, un groupe de maisons aux pieds desquelles s'étend la majesté des damiers de champs verts et des friches qui laissent la terre au repos.

A droite une première vigne déploie de jeunes plants avec des ceps de petit diamètre et une ramure sauvage, pas encore raccourcie, comme desséchée et implorante, accrochée aux fils tendus pour son soutien, entre les piquets de bois enfoncés avec un angle de résistance à la tension et au vent. Le chemin reste toujours herbeux et un bruit de fond, provoqué par une circulation de voitures proches, nous indique l'approche d'une route.



La pente s'accroît vers cette voie tout en offrant au loin la vision du toit byzantin de l'abbatiale de Prouille. Sous le contrôle des randonneurs chargés de la sécurité, le groupe doit se resserrer pour traverser la première partie de la route, car la D623 est très empruntée. Une file indienne se forme le long de la route jusqu'au terre-plein séparant les deux voies. En effet à cet endroit, la route a été construite avec deux artères, en contrebas l'une de l'autre. Après regroupement, un nouveau franchissement s'effectue pour rejoindre l'autre bord de la seconde chaussée.



Il faut encore marcher le long du macadam en file très étirée pour atteindre le virage à gauche.

Là un espace de stationnement d'urgence permet un nouveau regroupement, à une centaine de mètres à vol d'oiseau de ce lieu géré par les nonnes qui en font un gîte d'étape pour les fervents marcheurs du Chemin de Compostelle.



Nous sommes sur la route des vins d'appellation de Malepère et la publicité s'intensifie sur les caves environnantes.

Nous quittons la route pour s'engager sur la droite sur une route menant au loin vers un regroupement de bâtiments composant une grosse ferme. De chaque côté l'espace est couvert de champs de luzerne, cette plante propice à l'alimentation du bétail et surtout permettant la régénération des sols.

Sur la droite, au loin, un haut héron de céramique immobile semble avoir été planté au bout du champ. Mais, après quelques secondes d'attention soutenue, la statue

produit un changement d'orientation de la tête, celle-ci bouge au-dessus du long cou rigidifié. Il s'agit bien d'un volatile et là-bas, peut-être, un minuscule point d'eau.

Nous prenons à gauche un chemin bordé à droite par un profond fossé où l'eau s'écoule en bruissant, cascadant au gré des ruptures de pente, au pied d'un coteau planté d'arbustes fruitiers aux ramures torturées et suppliantes.

Un chien nous fait part de sa présence avec ses aboiements de bienvenu dès le début de la remontée, auquel répondent dans le lointain quelques congénères. Il faut bien un peu d'animation dans ces grands espaces vides de tout humain et silencieux en dehors des voies de roulement des automobiles.



Nous effectuons une pause près d'une chênaie, plantée géométriquement et qui sera peut-être plus tard productrice de truffe.

Pour le moment les pieds sont entourés d'une végétation hardie et l'on ne distingue aucun « rond de sorcière » marqué par un sol bien propre et sans trace d'herbes informant d'une possibilité de



présence de ce mycélium aux filaments s'accrochant aux racelles de l'arbre pour une mise en commun et un partage des deux espèces. Car ces êtres végétaux savent vivre en combinant leurs ressources pour leur passage sur terre.

Des touffes d'herbes ont fissuré l'asphalte de la petite route montante et repris une liberté naturelle d'envahissement.

L'on découvre l'autre pente du coteau, ce vallonnement majestueux et aux formes gracieuses qui ondulent jusqu'à la perte de vue puis se coulent dans la plaine.





L'étendue verte, immense et proche, descend jusqu'à la petite retenue d'eau, réserve pour les arrosages d'été. La terre retournée, impose sa teinte virant du jaune au brun affichant moins de glaise, une marne vestige du fond océanique de ce golfe de l'Ere primaire. Les labours

découvrent une belle épaisseur dépourvue des galets innombrables des terres du pourtour de la Garonne.

D'où une terre plus riche constituant un grenier pour le blé, le colza et le tournesol.

De ce niveau d'élévation l'immensité des champs n'est troublée que par de rares regroupements de bâtiments constituant de vastes fermes, très très éloignées les unes des autres.

Cette vaste campagne qui s'étend, muette et vide, m'emplit petit à petit d'une poignante émotion. Le relief harmonieux et la végétation nouvelle s'allient pour dessiner ces espaces et les teinter de tons chauds. Dans ce calme absolu et ce silence réconfortant, il faut assimiler cette liberté de l'esprit et profiter de ces sensations devenues rares.

Utiliser ce décor minéral pour recharger notre vitalité trop agressée par le stress de l'ère présente.

Avec ces cités au loin, placées au sommet des collines pour se protéger des hommes mais aussi de la nature parfois tempétueuse, ce que ne réalise plus « la modernité », une résonance entre passé et présent nous suggère un rappel à la conservation de cette beauté.



Cette balade bucolique entretient une fusion avec ce qui nous entoure, une communion avec la nature. Les vallonements aux ondulations gracieuses s'estompent en une descente interminable vers la plaine. La terre fraîchement labourée scintille de multiples éclairs sous les rayons du soleil. Nous passons près d'une ferme perchée devant laquelle des plants d'herbe de la pampa, se dressent en majesté.



La pente du cheminement débute par le placement des pieds sur les traces laissées par les grosses roues crénelées des tracteur agricoles.

Cependant la marche devient plus facile sur le passage laissé entre les roues et composé d'une épaisse et souple couche d'herbe.

Au bas du talweg, une rangée de quelques peupliers, élancés mais aux cimes nues et fragiles, annoncent une partie humide.



Il faut éviter le milieu du chemin envahi par une grande flaque stagnante.

En face la montée dans l'herbe épaisse devient intense, à couper le souffle et la file s'allonge.

Un regard sur l'arrière distille une image d'une file de fourmis à l'assaut de la colline. Avec l'arrivée au sommet l'on découvre un vaste damier de parcelles en terre brune, ou le florilège verdoyant des semis de ce bocage constitué de courbes graciles.

Un rare bosquet couronne un coteau voisin, et l'on constate que chaque pièce de terre n'est délimitée par aucune haie. Heureusement le peu

d'inclinaison engendre une certaine absence d'érosion de la terre cultivable.

Cependant ce « modernisme » qui a conçu la disparition des haies, produit aujourd'hui une absence de bruits d'oiseaux, comme une disparition de la vie dans l'air et le sol.

La petite route serpente vers le sommet et nous prenons la sente à gauche qui nous guide vers le bosquet vu de loin, puis s'insinue dans le bois aux arbres malingres et broussailleux. Cela permet une pose propice aux besoins naturels dans les fourrés environnants.

Il faut redescendre l'autre versant sur une voie plus pierreuse qui découvre au loin Montréal d'Aude.

La douce pente, nous permet d'avancer sur de l'herbe et de retrouver des sections plantées de vignes où les gros ceps ont été taillés sévèrement et les débris positionnés en paillage pour une protection du sol.

La forte descente active les cuisses avant un retour sur le plat terreux et sec.

Sur notre gauche le versant bien orienté est couvert de vignes.



La descente permet de rejoindre la D623, route à grand passage, près de Lasserre-de-Prouille pour se regrouper au bas des vignes de « Bayle » s'élevant jusqu'au haut du coteau en face.

Nous suivons alors la bande herbeuse façonnée par les grosses roues du matériel agricole, en suivant un large fossé.



De chaque côté des forêts de piquets retiennent le câblage des alignements de ceps pour les aider à faire face aux tourments du vent.

Les piquets de bout d'allée sont plantés obliquement pour résister à la force attractive et sont en bois, les piquets métalliques et droits sont placés tous les deux mètres pour fixer une bonne tenue rectiligne.



Ces ceps, enregistrés administrativement et au décompte vérifié fréquemment.

Après le chemin empierré les pas écrasent parfois de nappes de mousse conquérante. C'est une longue montée en direction du cimetière avec sur la gauche des étendues de terre retournée dont les mottes apparaissent tristes et sèches.

Un court mais fort dénivelé nous conduit devant l'espace des morts d'où

l'on perçoit la barrière Pyrénéennes dans le lointain avec ses manteaux d'enneigement sur les sommets.

En suivant le chemin Joli Cœur nous rejoignons à nouveau la route qu'il convient de franchir, avec la sécurité nécessaire, pour rejoindre le départ de l'accès au village surélevé, une longue inclinaison pour atteindre la partie centrale du vieux village. Là nous découvrons un autre groupe, aussi nombreux, occupant les lieux prévus lors de la reconnaissance, la placette de la rue de la Mare. Il nous faut donc passer sous le porche pour pénétrer dans « le grand rond » continuer à monter, et se diriger vers l'église. Sur la placette se trouvent de petits murets, des bacs de fleurs où l'enceinte du minuscule parterre du Christ en croix, pour servir d'assise. Après trois heures de marche le besoin de se restaurer devient évident. Sourires et convivialité saluèrent la sangria maison et le Porto d'Anne Marie ainsi que la traditionnelle distribution partagée de part de chocolat ou gâteau.



Avant de reprendre la route, un petit message sur ce catharisme de Fanjeaux avec quelques personnages historiques. Très éloignés de la liturgie romaine caractérisée par ses ors, ses chants, ses chasubles et son encens, ses châsses et reliquaires couverts de pierres précieuses ; les rites des chrétiens du catharisme étaient simples et sobres.

Leur règle était celle des premiers évangélistes : ne pas mentir, ni tuer, ne pas juger ni jurer. Ils

s'astreignaient à la prière collective et prenaient des repas communs dans « la maison religieuse ». Le « consolament » ou paraclet fut le seul sacrement cathare, un baptême de l'esprit effectué par apposition de mains. Ces « bonhommes », mais pas les seuls, accusaient la hiérarchie catholique de se détourner des idéaux fondamentaux.





Guilhabert de Castres, peu connu des Castrais fut pendant un demi-siècle un personnage de l'histoire régionale.

Il serait peut-être issu d'une faeigneuriale du castrais et sa naissance se situerait aux environs de 1170.

Il deviendra le « fils majeur », de l'évêque cathare Gaucelin.

Familier de la haute aristocratie hérétique il jouera un rôle de conseiller politique et de pasteur. Instruit, car ayant été clerc, il connaissait le latin et savait écrire et demeure comme une figure éminente du catharisme occitan.

En 1193 il aura sa propre maison de « parfaits » à Fanjeaux où les châtelaines venaient écouter sa

parole. En 1204 il ordonnera « parfaites » quatre grandes dames, Esclamonde sœur du comte de Foix, Aude de Fanjeaux, Fays de Durfort et Raymonde de Saint-Germain.

Il donnera également le « consolamentum » à Roger de Mirepoix le père du défenseur de Montségur. La même année il demandera à Raymond de Péreille de rebâtir la forteresse de Montségur qui n'était qu'un lieu habité et délabré.



En 1207 il sera désigné par son église pour conduire, face au parti catholique, la conférence

contradictoire de Montréal. Aussi appelée Colloque de Pamiers, cette discussion théologique durera une quinzaine de jours sans qu'un parti puisse convertir l'autre.

Ce fut le dernier grand débat contradictoire entre catholiques et cathares avant la croisade des albigeois.



En 1208 par suite de l'assassinat du légat du pape, pierre de Castelnau, près de St Gilles du Gard fief des comtes de Toulouse, la « croisade contre les Albigeois » commença.

En 1209 Simon de Montfort verra une délégation de bourgeois de Castres, effrayés par le sac de Béziers, se mettre sous ses ordres. Pourtant il est signalé que deux cathares y furent brûlés.



Guilhebert succèdera à Gaucelin comme évêque de Toulouse en 1220 et parcourra le diocèse pendant des années afin de diffuser sa foi.

En 1222 il se trouvera à Castelnaudary, alors que la ville était assiégée par Amaury de Montfort, mais il s'échappera grâce au chevalier Bernard-Othon de Niort. Il continuera inlassablement son œuvre de missionnaire pour son église.

En 1226 il deviendra le premier titulaire de

l'évêché cathare de Razès et trois plus tard il ordonnera un nommé Ténto comme évêque de l'Agenais.

Il s'installera au château de Montségur en 1232, qui deviendra le siège central de l'église cathare, et d'où il organisera des missions de prédicateurs.

Le comte de Toulouse Raymond VII acculé par le pape enverra trois chevaliers pour prendre possession de Montségur. Ils furent reçus par l'évêque mais s'inclinèrent devant lui et revinrent à Toulouse. Une nouvelle tentative

s'avéra également négative. Guilhabert mourra dans la forteresse en 1241 et ne connaîtra pas le grand bûcher. Une rue porte son nom à Castres.

Notons au passage les participants au colloque de Pamiers :

Tout d'abord le Comte Raymond Roger de Foix maître des lieux et Arnaud de Crampagna, hostile aux catholiques mais impartial.

Pour les catholiques les évêques Diego d'Osma (Castille), Folquet de

Toulouse, Navarrus d'Arcq du Couserans et Adhémar Chatel du Comminges. Ainsi que Dominique de Guzman et Raoul le légat du pape et un Cistercien.

Coté cathare : Esclarmonde de Foix, Durand de Hexa, Gaucelin évêque de Toulouse, Guilhabert de Castres, Benoit de Terme diacre cathare qui deviendra évêque du Razès en 1226.



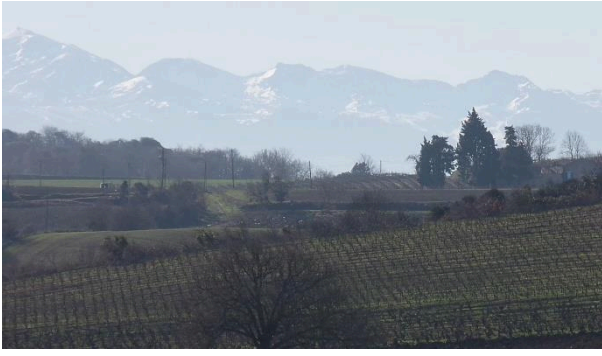
Esclarmonde de Foix fut surnommée « la grande Esclarmonde », née après 1151 et morte en 1215



elle demeure une figure un peu légendaire du catharisme.

Elle serait la fille de Roger Bernard 1<sup>er</sup> comte de Foix et de Cécile de Foix, et aussi la sœur de Raymond-Roger de Foix futur comte.

Elle fut donnée en mariage à Jourdain, seigneur de l'Isle Jourdain, celui baptisé au bord du fleuve du même nom pendant la première croisade de Raymond de St Gilles. Elle aura plusieurs enfants.



Devenue veuve en octobre 1200 elle se tourna vers l'église des « bonhommes ». Elle reçut le sacrement pour devenir « parfaite » des mains de l'évêque Guilhabert de Castres en 1204 à Fanjeaux.

Dès lors elle mènera une fervente propagande en faveur du catharisme et s'installera au château de Pamiers, dont elle fera une forteresse, donnant asile et enseignant dans des écoles les doctrines

cathares. Ceci est raconté dans « la chanson de la croisade albigeoise » écrite par deux auteurs en langue d'oc et couvrant les événements de celle-ci jusqu'à la mort de Simon de Montfort.

Elle participera au colloque de Pamiers entre les cathares et l'église catholique.

Son rôle reste controversé, certains l'accusant d'avoir répandu l'hérésie en Ariège et contraint les habitants à respecter les règles de vie cathare, pour les autres elle permit l'ouverture de nombreux hôpitaux, écoles et foyers où sera dispensé l'enseignement du catharisme.

Le groupe de marcheurs reprend alors la route pour rejoindre Fanjeaux à pied en empruntant les vallonnements avec un bon dénivelé, reprenant une partie du chemin de Dominique où les croix de pierre continuent de jaloner l'itinéraire.

Les visiteurs amorcent une descente en sillonnant les rues de cette vieille cité, découvrant des maisons à colombage. Cependant une atmosphère de vide est ressentie devant la quasi-absence d'habitant ressemblant à une norme. Nous rejoignons le bus en attente au pied de la cité afin de poser les souliers de marche et se rendre au lieu de visite. La citadelle de Fanjeaux s'accède par une route montante et tortueuse jusqu'après l'entrée sous le porche.



La visite s'effectue en deux groupes avec un guide pour chacun et débute par la fontaine adossée à un grand réservoir d'origine romaine.

Cet accès à l'eau était permis par un aqueduc taillé dans le roc aujourd'hui disparu. Au bord du pont une croix discoïdale montre le besoin du catholicisme de montrer sa puissance afin d'effacer ladite « hérésie », ou plutôt simple contestation. La forte montée sur le pavage très propre de la rue nous conduit devant la placette de l'école dominée par le clocher du couvent des frères prêcheurs, ordre fondé par St Dominique.



Tout au long du parcours des œuvres artistiques de Loïc Tellier représentent des instants de la vie de la cité tels « le consolamentum », le troubadour...

D'ailleurs sur les bancs de la place « Fanum Jovis », quelques vers de Peire Vidal sont écrits rappelant que les familles nobles de Fanjeaux festoyaient et que la « Fin Amor » vantait le charme de l'amour chevaleresque.

Ce lieu rappelle un temple dédié à Jupiter ayant donné le nom à Fanjeaux, mais surtout riche d'un point d'eau, lieu sacré.

La maison de St Dominique est une restauration suite à la destruction du village par le feu. Elle constitue un lieu de recueil et offre au regard des souvenirs dont la fameuse poutre. En effet l'ésotérisme entourant l'histoire catholique a déclamé que St Dominique obtint une victoire céleste contre son opposant Guilhabert de Castres. À la suite d'une discussion, chacun rédigea les valeurs de sa foi sur un manuscrit. Ces derniers furent soumis au feu, celui du cathare brûla le premier. Mais il n'est pas dit quel support était utilisé dans les deux cas, ni si l'autre fut épargné, Dieu ayant finalement tranché pour peut-être seulement quelques secondes.

Il est dit également que le saint, penché à la rambarde de l'immense point de vue du « Seignadou », aurait vu une boule de feu tomber dans la plaine. Il fera édifier un monastère sur le point d'impact : Prouilhe.

Cet espace découvre une vue panoramique des monts d'Olmes pyrénéens à droite jusqu'à Bram à gauche et la plaine vers Toulouse. Elle donne une vue magnifique sur le pic de Bugarach, le village de Montréal et Carcassonne en très loin fond.

Une immense et superbe vue gracieusement assistée en ce jour d'une lune blanche apparente.

Les halles sont datées du XVIII<sup>ème</sup> siècle et placées au cœur du vieux village, à l'initiative du premier maire Hughes Destrem, homme de commerce qui devint député et dont la maison affiche sa devise « La liberté fait ma félicité ».

Après la découverte de cette richesse patrimoniale il est temps de rejoindre les marcheurs qui ont terminé leur parcours.

Le départ de bonne heure permet une circulation plus fluide et le retour à Tournefeuille s'effectue avant que le ciel commence à s'obscurcir.

